

CAUSERIE

LITTÉRAIRE

Sur les Patois et sur le Poème Patois

INTITULÉ

LA RABAGASSADE

PRIX : 50 CENTIMES

(par l'abbé Pailhès, vicaire de la Cathédrale)
sur le —

BORDEAUX

P.-M. SORIANO, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH

40, RUE DES MENUTS, 40

—
1879

160

CAUSERIE

LITTÉRAIRE

CAUSERIE

PAR M. L. L.

CAUSERIE

LITTÉRAIRE

Sur le Poème Satirique

INTITULÉ :

LA RABAGASSADE



BORDEAUX

P. M. SORIANO, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH

40, RUE DES MENUS, 40

GAUSSERIE

CHATELAIN

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

CAUSERIE LITTÉRAIRE

SUR LES PATOIS ET SUR LE POÈME PATOIS

INTITULÉ :

LA RABAGASSADE

*Quàm multá grandine nimbi
Culminibus crepitant, sic densis ictibus...
Creber utráque manu pulsat versatque...*

(VIRG.)

Dans cinquante ans, tout ce qui distinguait, l'une de l'autre, nos anciennes provinces et leur maintenant, au sein de l'unité française, une charmante originalité : costumes, coutumes, caractères et dialectes, tout cela aura disparu pour jamais.

On s'en réjouit dans la généralité des écoles officielles, comme d'un secours offert à l'État pour la réalisation de ses projets centralisateurs ; mais les cœurs fiers doivent s'en attrister avec les âmes délicates, comme d'un nouveau péril social ; car, au milieu de l'enlaidissement progressif du pays, appelé autrefois la belle France, il naîtra de cette uniformité colossale, non-seulement un ennui plus « inexorable », mais encore une servitude plus étroite, à tous les points de vue. L'art et la liberté subiront des pertes communes.

Après les costumes pittoresques, rejetés depuis des années, voici le tour de nos patois. Derniers et poétiques témoins du passé, ils ne se défendent plus que mollement; ils se laissent pousser à l'éternel exil; ils s'en vont. Souhaitons au moins qu'ils se recueillent, en vue de l'avenir, afin de préparer un chant d'adieu, un chant suprême dont le sujet, les idées, les images, réalisant la perfection, s'imposent à la mémoire du peuple et assurent au parler des aïeux une survivance utile et méritée.

I

Oui, méritée. N'est-il pas juste en effet que, des fondateurs anonymes et des ancêtres disparus, nous gardions pieusement portrait, relique et souvenir? Or, le souvenir le plus intime, la relique la plus familière, le portrait, le plus vivant portrait de leur caractère et de leur génie, c'est la langue où se retrouvent l'accent particulier de leur voix, la richesse spontanée de leur imagination, la verve malicieuse de leur bon sens, la vive allure de leur esprit.

Puisqu'on admet que les langues, parvenues à la savante maturité du grammaticalisme et de l'art littéraire, réfléchissent comme un miroir, aux yeux de l'observateur, la physionomie intellectuelle et morale des peuples qui les parlent ou qui les ont parlées; à plus forte raison, le pouvons-nous affirmer des idiomes naïfs qui surgirent les premiers du croisement des races et de la

fusion des langues. Libres des règles conventionnelles ainsi que des traditions académiques, ces idiomes se développèrent à la douce, se laissèrent façonner, chacun d'eux, au caprice de la population qui s'en servait, ou plutôt, d'après certaines lois d'origine et de tradition, de milieu social et de climat, lois qu'elle ignorait et suivait d'autant mieux, styler au goût de la race dominante, à son oreille, à son accent, je puis bien dire à son image. Le fond traditionnel ne changeait pas; le radical demeurait immuable; mais la forme se renouvelait au point que le terme primitif a complètement changé de son et d'aspect. (1)

Tant que dure la période de formation, ce que vient à imaginer le peuple soit par lui-même, soit par les individualités éloquentes dont il oublie les noms et perpétue les paroles, ce qu'il se trouve ainsi vouloir et aimer, réprouver et honnir, il le dit sur-le-champ, de plein cœur, en termes expressifs qui jaillissent de son émotion plutôt que de sa mémoire et qui gardent parfois bien longtemps le frémissement

(1) M. L. Argentel, dont il sera question plus loin dans le texte, fait à l'auteur inconnu de cette causerie, le double honneur d'entrer en contestation et en collaboration avec lui, dans les trois notes que le lecteur aura l'avantage de lire. La première de ces notes est fondamentale, en ce sens qu'on y devine toute une théorie radicalement spiritualiste que le savant philologue prépare et mûrit depuis bien des années. « Nous ne partageons pas, écrit-il, toutes les idées exprimées dans ce passage, et nous n'accordons une part un peu notable à la vertu créatrice de l'esprit humain que dans le domaine de la pensée proprement littéraire, telle que la manifestent les comparaisons, les proverbes, les jeux de mots caustiques, etc., toutes choses que nous distinguons soigneusement de la *langue*. Les *langues*

d'amour ou de haine, la note triste ou joyeuse, l'éclat de rire, le mordant, le trait qu'ils avaient en s'échappant de ses lèvres. Car, l'homme du travail manuel, l'homme des champs surtout, s'il ne compose pas, il nomme, il invente, il crée ; s'il n'est pas dans ses moyens de faire des discours suivis et de s'exprimer en périodes cadencées, parce qu'une pensée lui suffit et qu'il se moque de la délayer en phrases ; en revanche, il aime passionnément cette pensée unique, du moins aux heures d'amour ou de colère, dans les conflits d'intérêts ou de vanité ; il la veut, selon le sentiment qui l'anime, forte et armée, ou belle et ornée, mais toujours claire, vive et concise. Alors, il lui vient de ces mots, de ces tournures, de ces locutions que l'on ne connaissait pas encore, sous cette forme originale, et qui auront cours dans la suite des âges : trésor incessamment accru ; richesses héréditaires de nos patois.

Et que ces mots sont expressifs et bien venus ! Que ces tournures sont pittoresques et soudaines, ces locutions, fraîches et gracieuses ! En ce sens res-

ont dans leur nature quelque chose de si tenace qu'elles se défendent pendant de longs siècles contre les caprices de l'esprit populaire, aussi bien que contre les influences des croisements de races, et contre les sollicitations des événements, des contrées et des climats auxquels notre spirituel critique, d'accord avec les idées courantes, fait également une trop large part.

» N'étaient les croisements de races, qui amènent forcément des conflits d'idiomes, des méprises d'oreille et de pensée, par conséquent d'assez graves altérations dans le langage, nous croyons que le parler des races demeurées pures se ressemblerait à lui-même sous tous les climats du monde et à toutes les périodes de siècles. » — (L. ARG.)

treint, le peuple est donc créateur à sa manière, et de lui aussi nous pouvons dire vraisemblablement qu'il crée son dialecte à son image et à sa ressemblance.

Le peuple ne se peint pas seul dans son patois ; en même temps que le trait de son caractère et la nuance de son humeur, nous y pouvons reconnaître le cadre de son existence, son genre de vie et de travail, le paysage et le site de ses demeures. En effet, plaine ou montagne, vignoble ou guéret, ciel haut et transparent ou nuageux et bas, terre riveraine ou champs sans limites, se retrouvent en images, métaphores et comparaisons, dans les divers dialectes de nos provinces, bien plus que dans notre langue officielle ; de telle sorte qu'il devrait suffire à l'observateur intelligent d'examiner avec attention les idiotismes de ces dialectes, pour y découvrir la caractéristique du peuple qui s'en sert, avec les particularités de son horizon, de ses champs et de ses habitudes. Chaque localité parle d'une certaine manière originale : la localité étant, d'après les données les plus certaines de la philologie, un des facteurs du langage humain.

S'il en est ainsi, pourrions-nous dédaigner ces vieux et véridiques portraits de nos cantons, de nos provinces ? Oserions-nous répudier cette part notable d'un si précieux héritage ; laisser perdre cette moisson très-riche d'idées saines, de termes imagés, de sons imitatifs, de rimes au service de la raison, de proverbes et de sentences non moins salés dans la forme que sages dans le fond, idiotismes heureux où se jouait et se survivait le génie de nos pères ?

« Les mots de nos patois portent tant de choses avec eux ; tant de vives empreintes de l'esprit qui les jeta, comme une monnaie, dans la circulation ; tant de marques des temps et des lieux ; tant de traces d'histoire ; tant de ressouvenirs de leur voyage à travers les siècles, qu'on se complaît à les voir défiler un à un, dans les colonnes d'un Glossaire » à plus forte raison, dans le vivant langage de nos campagnes — et si ce bonheur nous était réservé, dans les chants d'un poème immortel.

Certes, je comprends et approuve que l'on veuille parler français en France ; mais ne me sera-t-il pas permis de souhaiter que l'on ne désapprenne pas l'idiome de la patrie locale, et que l'on se mette en mesure de le sauver de l'oubli ?

Le français, oh ! qui le possède à fond est plus que savant ; qui le parle bien est en passe d'immortalité : un jour ou l'autre, décoré de la palme verte, il se réveillera demi-dieu. Langue de la patrie commune, lien de l'unité nationale, point de rencontre de la société polie dans le monde entier, le français est de plus le merveilleux instrument des affaires par sa précision ; du prosélytisme, par sa chaleur communicative et sa clarté ; de la haute poésie, par sa distinction et sa noblesse ; de la grande éloquence, par son ampleur et sa majesté. Mais le patois, pour beaucoup d'entre nous, c'est l'idiome chéri du village et de l'*oustaou* ; c'est le gazouillement du berceau ; la chanson de la mère nourrice ; le bégaiement des premiers pas ; le doux échange des pensées domestiques, autour de la table et au coin du feu ; c'est le babil folâtre de l'école

buissonnière, à la recherche des fruits et des nids. On la consigne à la porte du collège — morne prison — cette langue de poésie, de bonheur et de liberté. Mais aux vacances, elle est, ou plutôt elle était reprise avec transport, babillée, gazouillée, chantée sur tous les tons et sur tous les airs : tantôt avec les amis de l'école restés au village, lorsqu'on se rencontrait, dans la vigne, au temps de la joyeuse vendange ; tantôt avec le bon laboureur, lorsqu'il s'arrêtait au bout du sillon pour faire souffler ses bœufs. Simple patois, nous dit-on, incapable d'une allure soutenue, réfractaire à tout labeur de vérité scientifique ou de pensée abstraite. Eh bien ! oui, simple mais naturel, harmonieux et coloré, mais vif, charmant et poétique ; image, souvenir de notre enfance, expression adéquate de la vie des champs, de la vie de famille, de la vie d'autrefois.

Nous voulons qu'il survive et, la poésie aidant, il survivra, nous l'espérons. Nous dirons plus : il le faut. D'autant qu'à la question de sentiment se joint une raison de souveraine utilité.

Ce serait pour l'étude de la langue française un secours inestimable, maintes fois sollicité par les plus consciencieux investigateurs, que de présenter aux étymologistes, en une gerbe choisie, la fine fleur, la fleur caractéristique de chacun de nos patois. Mieux vaudrait, sans doute, un examen réalisé sur place, à l'aide de l'oreille, par un linguiste et un Français. Telle est du moins le vœu que l'un de nos plus sagaces philologues, M. L. Argentel, formulait ces jours derniers, à l'encontre des savants d'outre-Rhin, beaux docteurs, qui, de nos termes les plus

usuels, n'ont presque jamais une explication facile et française à donner. Mais cet examen sur place, très-peu de spécialistes pourront s'y livrer. Et puis, tandis que le dévoué philologue, attentif, comme l'abeille autour des simples, à butiner miel et cire sur le vaste champ du naïf langage d'autrefois, langage encore vivant et palpable, en dépit de la tourmente acharnée à le détruire, sera là, s'efforçant d'élaborer le nectar dans un rayon savamment dessiné ; n'arrivera-t-il pas que la flore indigène, envahie par l'inondation toujours grandissante du langage officiel, finira par disparaître, et que l'abeille, n'ayant pas encore empli son rayon, nos patois auront disparu avec fleurs et semences, noyés sous le flot, noyés pour jamais (1).

Je disais, au début, avec une grande assurance, et je le répète avec une égale tristesse : ils s'en vont, les idiomes ensoleillés de notre Midi ! Les enfants de ceux qui parlaient ces dialectes, faits de lumière et d'harmonie, se glorifient sottement déjà de ne plus les prononcer, de ne plus comprendre même le vieux grand-père qui raconte, avec tant de verve et de bonhomie, les choses du temps jadis.

Et les pauvres parents trouvent merveilleuse cette insolente ignorance de leurs savants bacheliers.

(1) Triste chose que la mort des fleurs, surtout quand il s'agit des fleurs du langage. Pareille destruction entraîne la perte de bien des fruits. La connaissance des races humaines, l'histoire de leurs migrations et de leurs parentés ne peuvent se passer du secours apporté par les éléments du langage populaire. — Et que deviendront les abeilles lorsqu'il n'y aura plus de fleurs ? Le poète *Roumanille*, pleurant sur la mort de

Croyez-moi, dans un demi-siècle, peut-être encore parlera-t-on quelque manière de breton en Bretagne, de basque et de béarnais sur la frontière pyrénéenne ; mais partout ailleurs, et jusque dans notre Midi, à nous, on parlera je ne sais quel français hybride dont trop de signes nous forcent à présager le règne. Et comme on sera poursuivi sans relâche par ce vilain gascon d'origine, sinon toujours dans le mot, au moins à coup sûr dans l'accent, on se fatiguera le larynx à poursuivre la prononciation parisienne.

Nous en connaissons — j'ai quelques noms propres au fin bout de la langue — prédicateurs, avocats, mondains, vrais gascons par l'esprit et le trait dans la causerie, par l'entrain oratoire et l'imagination dans le discours public, qui se figurent innocemment tromper leur gosier héréditaire sur les R et sur les O.

Messieurs, sachez que vos efforts sont vains : vous

Requien, l'éminent botaniste Avignonnais, comparait ce savant à une abeille surchargée qui se fait du sein d'une fleurette un suaire où elle s'endort et meurt.

*Basto ! a tant acampa, tant vanega, paureto !
Qu'aclapado de soun trésor,
Dins li fueio d'uno floureto,
S'escound, s'amoulouno, s'endor,
E mor !*

.....
Es ausin, bon Requien, que ma Muso plouravo

.....
*Quand dôu mitan di flour, ta bello amo mountavo
vers Dièu.*

grasseyez en diable ; vous gasconnez en plein ; autrement que nous, c'est vrai, mais autant que nous, plus mal que nous. Et si votre éloquence n'obtient pas toute justice, c'est que votre langage pointu nous horripile et nous met en colère — comme un mensonge — comme un reniement — comme une prétention doublée d'une maladresse. Allez au Nord, à l'Est, à l'Ouest, voyagez à l'étranger, partout où l'on parle français, c'est-à-dire partout, on vous reconnaîtra Gascons à votre accent — et à votre esprit.

Soyons de France, et corrigeons, dans nos habitudes de prononciation française, ce qui blesserait les règles grammaticales. Mais soyons aussi de notre belle province et ne rougissons pas de notre origine bordelaise. L'accent gascon, mitigé comme il l'est, en Guienne, par d'autres influences que celles de la

Eh bien ! les abeilles de l'avenir n'auront plus même le suaire où elles se fussent endormies de si bon cœur, après en avoir tiré tant d'excellent miel : il n'y aura plus de fleurs, il n'y aura plus de fruits. Passe encore de n'avoir que des fleurs flétries et des fruits desséchés ! — Les âges ont leurs destinées et les langues aussi. — Mais n'avoir rien, ne pouvoir plus consulter comme témoins du passé telles locutions, tels proverbes du franc langage populaire ! En vérité, le malheur serait trop grand, et il faut absolument, pour sauver l'œuvre encore inachevée des philologues, que tous les hommes de bonne volonté se mettent, non plus à butiner, mais à moissonner à grandes brassées. Oui, que tous, conteurs, archivistes, poètes surtout, se hâtent de recueillir le plus possible de pampres et d'épis ; qu'ils les suspendent en grappes serrées, qu'ils les alignent en belles couches symétriques, sous le toit protecteur du temple de Mémoire,

pure Gascogne, ne manque pas d'un certain charme de sonorité douce, et semble tout naturel, au moins à Bordeaux. Du reste c'est, ou jamais, le cas de répéter le vers connu :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Puisque c'en est fait de nos patois et que l'examen sur place, à l'aide de l'oreille, sera bientôt impossible, il faut leur préparer une vie posthume pour les recherches scientifiques de l'avenir. La racine de nos langues aristocratiques que les savants vont déterrer si loin et si péniblement, à Rome, en Grèce, en Syrie, que sais-je, attirés au parfum de la gerbe patoise et avertis par les fleurs variées de notre sol, ils la trouveraient souvent chez nous, cette racine ; ou du moins ils reconnaîtraient, dans le mot patois, le précieux

comme ces trochets d'automne que le laboureur append aux chevrons de sa demeure rustique, et dont les festons, hâlés aux feux de l'âtre, lui redonneront à goûter, jusqu'au cœur de l'hiver, la saveur vieillie, mais toujours pénétrante de leur première maturité. — Le naturaliste qui eut la bonne fortune de surprendre, avant la coupe, maints secrets de l'ordre végétal dont ils relèvent, saura bien encore, lui aussi, venir reprendre ces rameaux sur leur champ de conserve et, devant nos yeux, par de saisissantes démonstrations, les replacer sur la souche-mère dont il restituera la physionomie, recomposera l'histoire, depuis sa lactation par les racines qui l'attachèrent profondément au sol, jusqu'à la production des fleurs qui embaumèrent ses printemps poétiques et des fruits de sagesse qui firent l'honneur et la moralité des anciennes générations. — L. ARGENTEL.

Cette note prouve que nos patois portent bonheur, puisque à leur contact, le savant devient poète.

intermédiaire qui rattache, par une généalogie facile, le mot français au radical latin ou grec, celte ou sanscrit.

Rien ne présente plus d'intérêt, même pour les profanes — et malheureusement je suis de ce nombre — que de remonter en compagnie du véritable étymologiste, à travers les successives modifications des formes, jusqu'à l'origine indiscutable des mots. Et puisque l'occasion s'en présente si naturellement, je veux exprimer ici ma reconnaissante admiration au savant philologue bordelais dont je citais plus haut le vœu patriotique, à M. L. Argentel, collaborateur et ami de l'incomparable dénicheur de *Curiosités bordelaises*, M. de Lantenay — deux noms honorés qu'une légère altération d'orthographe empêche de reconnaître au premier coup d'œil.

Pendant que ce dernier publie, en plaquettes élégantes, ses meilleures trouvailles, *Lettres inédites*, *Discours*, *Récits*, vrais chefs-d'œuvre que risquent fort d'éclipser aux yeux des archivistes à venir, amis du beau littéraire, les préfaces du savant éditeur ; le philologue résout, en des notes délectables, les problèmes soulevés par un assez bon nombre de formes, d'expressions et de tournures, jadis familières à nos littérateurs et tristement sacrifiées au goût mesquin de nos académies. Or, dans plusieurs de ces notes, la donnée maîtresse, pour résoudre le problème étymologique, appartient à des mots patois, gascons, limousins, bourguignons.

Fournir à la philologie d'utiles renseignements serait donc un motif suffisant pour sauver nos patois

de l'oubli. Une autre science qui se greffe à merveille sur la première — peut-être n'est-elle qu'une branche vigoureuse du même tronc — la science ethnologique trouve aussi dans nos patois de ces mots étrangers qui trahissent, sur notre sol, le passage, la succession et le croisement des races. Du mot le plus vulgaire, frappé, divisé, analysé par le savant, peut jaillir une petite étincelle, sur le mystère encore entier des origines lointaines. Quelques lueurs ont déjà récompensé les recherches ardues autant qu'ignorées, de plusieurs de nos contemporains. En vérité, notre siècle rachète, par de bien nobles travaux, les folles et sottes facilités de ses ignorants « stylistes. »

J'en ai dit assez sur les motifs de convenance et d'utilité qui plaident en faveur de nos patois; j'en ai même trop dit : la vraie question n'étant pas de savoir s'il importe de les sauver de la ruine dernière, mais plutôt, s'il existe dans chaque province, un vrai poète, épris du langage que parla son enfance et doué des qualités distinctives de ses pères, qui veuille discipliner son patois natal, le débarrasser des termes d'emprunt, rafraîchir ses couleurs naturelles, lui donner le nombre et la rime qu'il aime d'instinct et remettre en œuvre les forces vives qui l'ont constitué : l'esprit sans le gros jeu de mots; l'imagination sans le mauvais goût; le bon sens et la raison sans la raideur et la vulgarité; le rire gaulois et la causticité sans l'impudence et l'impudeur.

Un poète, ai-je dit, parce que le patois se refuse à la bonne prose écrite; parce que tout en lui appelle

le vers ; parce que les bons vers ont le privilège de flatter l'esprit, caresser l'oreille, parler au cœur, séduire la mémoire et par celle-ci, d'arriver aux siècles futurs. Or, le poète ne se *fait* pas, comme l'orateur ; il *naît* à son heure ; et cette heure ne se règle pas sur nos désirs, ne se précipite pas à notre appel. Voilà pourquoi nous devons craindre la prochaine disparition de la plupart de nos patois.

L'Agenais vivra, grâce aux inoubliables élégies de son Jasmin. En Provence, ils disent que leur vieille langue module, avec Mistral, Roumanille et Aubanel des chants d'immortalité. Eh bien ! félicitons-les de tout cœur et sans arrière-pensée : la Provence nous paiera de retour avant deux mois. Nous aussi, nous avons un poète, ami passionné de ses félibres, un vrai poète qui sera, pour notre patois des bords de la Garonne, ce qu'a été Jasmin pour son idiome harmonieux, ce que sont Mistral et ses rivaux de gloire pour l'admirable langue provençale : un restaurateur et un sauveur. (1)

(1) La mise au jour de l'Épopée gasconne si justement préconisée dans les pages gracieuses — trop courtoises à notre endroit — du présent écrit, sera, pour les philologues romanisants, bien plus qu'une de ces aubaines vulgaires dont l'échéance assez fréquente n'apporte qu'un appoint médiocre à la connaissance qu'ils ont pu acquérir de telle ou telle variante des idiomes néo-latins. Pour cette fois, la contribution qui nous advient se trouve être d'une importance exceptionnelle.

On nous offre une composition gasconne, œuvre consciencieuse au premier chef, dont l'auteur, habile et fin praticien, n'a pas moins prétendu faire un monument de philologie qu'une prouesse patriotique et littéraire.

Il est temps de vous présenter l'auteur de la *Rabagassade*, ainsi que son poème satirique.

II

Si le poète est poétique dans les traits, le regard et la taille, ou bien si l'enveloppe a toute la prose d'un front chenu, d'un œil terne, d'un corps replet et petit, sans prestance ni majesté, qu'est-ce que cela peut faire au lecteur. Et par le temps qui court, vu le sujet traité, vu l'énergie vengeresse de la satire, et le fétichisme de nos libres-penseurs pour l'idole de Cahors, il se pourrait qu'un portrait réussi fût un signalement dont la ressemblance avec l'original serait étudiée de plus près, reconnue plus vite par les adorateurs du dieu que par les admirateurs du sati-

Du gascon : le plus caractérisé des trois ou quatre grands idiomes romans de la France méridionale, celui qui, avec l'italien, l'espagnol et le portugais, souvent même en l'emportant sur ces langues trop alambiquées par les académiciens, reproduit le plus parfaitement dans notre monde occidental la physionomie du vieux latin — vieux latin, à savoir, latin antérieur aussi bien que postérieur à celui de Cicéron : latin des inscriptions, des lois, des rites religieux, des traités agricoles. Nous le disons avec conviction, et nous en préparons les preuves que nous publierons peut-être un jour — les caractères typiques du parler gascon, trop précipitamment attribués par le jeune M. Luchaire à une influence du génie basque, ne sont qu'effets de pur latin.

Du gascon : tout ce qu'il importe le plus de connaître pour l'éclaircissement de nos antiquités nationales, celtiques, ibérien-

rique : il y aurait des inconvénients à cela... Je crois savoir que le poète aime beaucoup le grand air et la liberté. Aussi me contenterai-je d'esquisser à larges coups de plume, la physionomie intellectuelle de notre auteur gascon.

Plus heureux que Jasmin — la comparaison s'impose ; autant l'avouer dès l'abord et passer à mon aise, sauf à la reprendre pour la laisser encore, quand bon me semblera, libre de toute prétention au parallèle classique — il a fréquenté tout jeune les maîtres immortels ; et l'attention féconde qu'il savait leur prêter lui valait chaque année les couronnes scolaires qui font, d'un adolescent, au milieu de ses turbulents condisciples, un oracle et un roi. Pourtant, on lui reprochait une manie, ou si vous tenez au terme des écoliers, une *toquade*, celle d'estimer son pauvre patois de village presque à l'égal de la

nes, italistes, et pourtant tout ce qu'il y a de moins vulgarisé dans le domaine des lettres ; parce que les Gascons ont toujours préféré à la grammatologie et aux compositions écrites, l'action et la parole. — En dehors des anciens diplômes d'une orthographe contestable, après les pastorales plus modernes des Béarnais, voici, de nos jours, quelques esquisses didactiques, grammaires, vocabulaires, d'une valeur incontestable, mais atténuée par le vice radical des orthographes, et enfin l'habile traduction béarnaise de *l'Imitation* par M. l'abbé Lamaysouette, qui viennent compléter le bilan des ressources offertes à l'étude du gascon. Il n'y a point ici comme pour le provençal, il n'y a point surtout en dehors du béarnais, de ces mines plantureuses dans lesquelles on peut puiser *nova et vetera*, serrer de près le mystère des origines et le forcer à se trahir.

langue de Rome; de faire des rimes patoises, lui qui tournait si bien vers latins et vers français (il n'en a pas perdu l'habitude); de réciter, de chanter à tout venant, les poésies gasconnes de Jasmin, les poèmes provençaux de Mistral, avec autant d'enthousiasme que les fables de La Fontaine, les tirades tragiques de Corneille et de Racine, les églogues de Virgile, les épîtres d'Horace. Non qu'il déniât à ces grands hommes l'évidente supériorité du génie, mais il voulait prouver que le patois, pour les ressources poétiques, peut lutter avec le latin et le grec.

Piété filiale, séduction des premiers souvenirs, instinct de poète, vocation de philologue? Il y avait un peu et beaucoup de tout cela dans la douce manie que nous lui reprochions alors, et que nous applaudissons aujourd'hui, métamorphosée qu'elle est en un talent de libre venue et de pleine originalité. Ce

Lassé de n'être qu'une langue de diplôme ou d'amourettes — l'engue de l'amou (Navarret) — le gascon se présente à nous, dans une œuvre sérieuse, comme langue du foyer, de l'esprit, de l'ironie, de l'indignation, langue des batailles, de la justice, de la morale et de la foi; et c'est la langue vivante, prise sur le fait, telle que le peuple la parle. Transcrite en grande partie d'après le système provençal, elle n'attend qu'un petit nombre d'observations ultérieures pour devenir d'une lecture absolument claire. Les amateurs pourront bientôt se rendre un compte utile de la nature propre et de la délicatesse du parler gascon.

Du gascon de la Gironde, voire des bords de la Garonne, pris à l'un des points les plus en dehors des influences béarnaises, dans les alentours de Langon, dans cette contrée des dialectes riverains que M. Luchaire nous présente comme si fort entachée de l'influence française.—Je réserve les détails scientifiques pour une

dernier mot n'est pas tombé de ma plume par mégarde ; il me paraît de rigueur pour caractériser la plus précieuse qualité de ses inspirations poétiques, non moins que le charmant défaut de sa belle humeur perpétuelle. Vous le verrez en lisant la *Rabagassade* : rien, dans la forme, qui sente le vieux et l'apprié ; rien, dans les métaphores et les comparaisons, qui ait figure d'imitation classique, qui ne soit puisé à la source même, surpris au langage, aux idées et aux mœurs de la campagne ; rien qui rappelle directement les modèles, si ce n'est la souple et fine trame du style : sous les couleurs patoises aux tons voyants et peut-être un peu crus, celui-ci révèle au regard exercé le travail d'un artiste formé à l'école des maîtres.

Ces maîtres glorieux, il les possède à fond, il les aime tous, mais les poètes plus que les prosateurs, et le bon Horace plus que tous les autres. Pour qui con-

dissertation spéciale. — Le conférencier aura trop cédé à la pétulance de son âge ; il aura prématurément catalogué, réparti, jugé les dialectes girondins qu'il devait longtemps étudier par lui-même, en touriste, en pèlerin, s'aidant au besoin du cornet acoustique, avant d'entreprendre d'en esquisser le tableau. — Le philologue studieux peut lire l'épopée girondine. Il y trouvera un gascon du meilleur aloi, un champ des plus agréables en même temps que des plus utiles découvertes. Une lumière plus décisive sur la probabilité de nos origines gallo-ibériques. Peut-être les origines latines elles-mêmes, épiées dans ce vivant rejeton d'une souche commune, se laisseront-elles deviner avec non moins de succès que dans l'examen des richesses, autrefois brillantes à l'excès, aujourd'hui trop fossiles, léguées à la science par les antiques littératures de l'Inde ou de l'Iran. — L. ARGENTEL.

naît l'auteur de la *Rabagassade*, cette préférence s'explique; pour qui ne le connaît pas, elle l'explique. Il faut l'entendre sur les grâces exquisés du chantre de Tibur. « Je trouve tout en lui, nous dit-il : naturel, précision, variété, suprême élégance, nerf sans raideur, force sans effort, concision sans obscurité, chaleur de vie, nuances, nombre, parfait accord entre la pensée et l'expression, philosophie souriante et voisine des larmes, dans les choses mêlées de la destinée humaine, souverain bon sens assaisonné d'aimable folie pour les amis, de grains de malice pour les sots, de colère et de fiel pour les coquins engraisés.

» Qu'aurait-il dit, mon cher Flaccus, quels vers, quelles satires, quels sifflets, si la scène politique venant à changer brusquement, il avait vu Pantalobus le bouffon, Nomentanus le « jouisseur », Cassius Sévèrus le lâche orateur, ou Rabagas qui les résume et les complète tous, à la fois bouffon, jouisseur, orateur et lâche, jouer le rôle de César-Auguste avec quelque Spuller pour Mécène?

» Peut-être aussi que, poète de naturel peureux, il aurait tremblé avec l'Olympe tout entier, au premier froncement de sourcil du nouveau Jupiter ! Eh bien ! moi qui ne suis pas Horace, je veux siffler Rabagas. Qu'il gronde, ou la canaille pour lui, je sifflerai plus fort. »

Je l'ai laissé parler devant vous parce que, entendre quelqu'un, c'est apprendre à le connaître. Mais n'allez pas croire, au ton belliqueux de ses paroles, que ce soit un réactionnaire enragé. Oh !

que non. Il est trop philosophe ; il aime trop son repos. La *Rabagassade* est affaire de poésie et de patriotisme, non de politique rétrograde.

La politique de l'auteur est d'être républicain avec les Grecs d'Athènes, impérialiste avec les amis d'Auguste, royaliste avec La Fontaine, Molière et Racine : je ne lui en connais pas de plus fraîche. Son patriotisme est de venger le bon sens et l'honneur français des injures forcenées d'un tribun de rencontre que la bêtise des contemporains, surexcitée par les désastres de la France, a élevé sur le pavois. Sa poétique est d'emprunter au patois bordelais ses mots les plus heureux, ses tournures les plus vives, ses verdeurs les plus piquantes, ses gasconnades les plus avouables, ses idiotismes, ses grâces, ses coquetteries, ses sonorités, pour les lui restituer dans une œuvre de longue haleine où ces trésors, fondus au feu de l'inspiration personnelle et purifiés au creuset d'un goût sévère, se présenteront, en nuances harmonieuses, à la série des vers qu'ils orneront et à l'unité du sujet qu'ils varieront.

S'il a réussi, vous allez en juger par vous-même, en lisant quelques-uns des passages que j'ai notés pour la louange et la mémoire, peut-être aussi pour la réserve et le blâme : car si j'admire et le dis volontiers, on ne tardera pas à s'apercevoir que c'est avec la sincère dignité d'un esprit critique, maître de ses impressions et sachant, quand il convient, dire autre chose que : *pulchrè, benè, rectè*. L'auteur — il ne déteste pas plus que d'autres le parfum d'un encens délicat, mais il le hume en silence et ne s'en

grise pas comme Jasmin — sera le premier à me remercier de mes observations. Il prétend qu'un juste reproche le flatte à l'égal d'un éloge sincère. Original ! qui dit ce qu'il pense — dernier trait peu commun de sa physionomie — à tel point que nous pensons ce qu'il dit. Et en preuve, je commence par les chicanes.

Pourquoi, dès les premières paroles de l'*Avant-Propos*, nous supposer parvenus à une date encore éloignée.

Le poème ne gagne pas grand'chose à cette bizarrerie : une tournure historique qu'affectent les jolis vers du début, sur l'écrasement spontané de la République (s'espoutchit, quel mot français nous rendra l'image et l'harmonie imitative du mot gascon?) au lieu de la forme prophétique dont ils se seraient parfaitement accommodés; *avant-hier*, mis à la place *d'après-demain*; voilà tout. Franchement, ce n'est pas assez pour s'arroger le droit de nous vieillir.

Et cette pauvre division en *Veillées*. *Veillées*, ça vous a un tel air d'innocence ! ça traîne sur la couverture dédorée de tant de livres de prix ! ça ment si volontiers au sens. obvie, en vous jetant du sable dans les yeux ! On n'accepte les longues *Veillées*, qu'à bon escient, dans les relations mondaines ; on veut être sûr de n'avoir pas à lutter, toute une mortelle soirée, contre le babillement incivil et contagieux. L'orsqu'on connaît l'hôte, les enfants, les invités et que tout ce monde agrée, attire, séduit : les enfants, par leurs grâces naïves ; les invités, par leurs qualités morales et intellectuelles ; l'hôte, par son tact et son

esprit : oh ! alors, on se laisse aller aux veillées, ou plutôt on y court, et dussent-elles se répéter sans interruption jusqu'à dix fois, on regrette uniquement de n'avoir pas à compter jusqu'à vingt.

Mais que devient ma critique, tout cela s'appliquant parfaitement aux Veillées de la *Rabagassade* ?

De fait, Jeantillot, Louise et autres « roitelets » du logis sont des vrais bijoux d'enfants qui ne lancent leurs petites voix d'oiselets qu'aux bons moments et volent au nid, sur un signe du grand-père.

Les invités sont gens d'esprit et de tenue, puisqu'il n'y a d'autres invités que vous, lecteurs. Vous ne courez donc aucun risque de vous rencontrer au rendez-vous de Boutausac avec les malappris de la Commune.

Le maître de céans est un vieillard d'ancien régime, qui raconte en patois authentique, les faits et gestes de Rabagas, à sa nombreuse lignée de Bon-Sens, nom très-connu d'une ancienne famille gasconne, à laquelle nous nous rattachons, vous et moi.

Pauvre grand-père ! il a eu beau s'oublier un matin dans le sommeil et se laisser choir dans la tombe — quelques mois après sa fameuse lettre à Meunier, l'instigateur du *Centenaire* de Voltaire—; grâce à son *rehil Cadichot*, habile autant qu'attentif à saisir au vol et à piquer avec soin, dans ses cartons, les rimes légères de l'aïeul, afin de les conserver toujours fraîches et diaprées, l'aimable vieillard parle

encore pour nous, durant les dix Veillées de la *Rabagassade*, et sa personne revit dans le souriant et pittoresque portrait que voici :

Praube Papè ! Dempuy la guerre,
S'ère heyt bielh : lou nas à terre.
Talin-talan, traynan lou pè,
Lous péus, ba te fère-lanlère.
Nère pa mey *Moussu lou Merc* !
Mè lou cerbet ère sancé,
L'ouelh ère biou, lou co tabé,
E la lengue birèue encouère.
N'ère pa'sta sabén, nani :
Nous disè que, quan ère drole,
Ere anat un an à l'escole,
Balà tout ; mè sabout feni
Tout soul, aquet brigalh d'estude,
Dap une boulentat testude.

Legioue un libre flamban nèu,
Sì de Paris, sì de Bourdèu.
Chèn tusteja d'une birgule.
Journàus ? Peuh ! n'ère redicule :
De lous de soun departemén
N'en manquèt pa nat à la rounde ;
E lous àuè'ncouère au moumèn
Oun s'en angout den l'aute mounde...

Escriouè defecilemén,
Chèn trop d'ortografe francese ;
Mè se sicnèue propemén
En boun patouas, podets me crese.
En Bourdelés, mey d'un *réac*
Legit e se mentau encouère
La *Lettre* que lou brabe mère,
De soun fautulh de Boutausac

Arrounsèt au cap de Boltère,
 Dou temps de fu *lou Centènère*.
 Es bray que lou mot ère biou :
 Gn'a qu'en rougiouen une pause
 Tout en arrisen... Eh ! moun Diou,
 Coume disè quan ère biou :
 Ço que put, ço que hèi pouchiou,
 N'es pa lou *mot*, aco's la *cause* !

Déjà vous voyez l'allure décidée de cette poésie gracieuse, dont chaque vers prononce d'une voix claire son petit mot et, aussitôt, glisse, rapide, en jetant aux échos une dernière syllabe, plusieurs fois reproduite, dans le sans-gêne apparent des rimes mêlées.

Sur les instances de *Cadichot*, demandant l'histoire *dou broy agassat* et de la guerre fatale, le grand-père baisse la tête une minute, passe la main sur son béret et répond par une promesse formelle. Pendant que la maisonnée se serre autour de lui, un des enfants court lui chercher au tonneau un plein verre de vin blanc doux :

L'abalet tout d'une halenade,
 Prisèt, tuchit e coumencèt.

Quel fameux savant pourrait dire où nicha le premier Rabagas ? Toujours est-il que ce ne fut pas sur notre terre française, dans la patrie de Charlemagne et de saint Louis que cet oiseau-là — Prussien, corbeau, Génois ou Grand duc — couva sa première nichée. Enfin le mauvais génie de la

France voulut qu'au milieu du Languedoc, l'oiseau voyageur déposât ses derniers œufs.

— Mouan Diou ! s'encouère aquere annade
Lous peyrets auèn hèit *tic-toc* !
Mè lou pu gros de la nisade,
Malure ! n'estèt pa barloc !
E l'ausèt prengout la boulade.

Autrement dit, un jour de carnaval, naquit dans une épicerie, parmi le sel et le poivre, la chandelle et l'huile rance, un enfant qui d'emblée regarda le soleil, d'un œil, sans sourciller — aiglon ? — et tira de son gosier un cri puissant dont toute la vais-selle trembla — lion ?

Le drôle était de bonne race ; tout petit, on put l'envoyer à l'école, où il apprenait avec une prodigieuse facilité.

Pertan, s'en cresi ma memòri,
Damourèt un franc gardouley
Dessus la grammère e l'istòri,
E ne les about pa jamey.
Mè, per brisa tout, ère un meste :
Cric ! s'espechiguèue la beste ;
Crac ! s'esbentrèue lous esclops ;
Cric ! Crac ! se barguèue lou reste,

Pour le former, son père le mit au Séminaire. Mais pouvait-il y rester plus d'un an, celui qui devait tant clamer contre les curés ? L'eau bénite, déjà, faisait peur à ce petit diable, et le pavé des églises lui brûle encore les pieds. Bachelier à vingt ans, l'horizon natal ne lui

suffit plus; un bachelier comme il faut ne peut avoir qu'une patrie : Paris.

Ici le vieillard interrompt son histoire pour adresser à ses petits enfants un brin de morale. Je prends la liberté de recommander ces vers aux vrais amis de la poésie; bien osé, qui les voudrait traduire; parisien, qui ne les comprendrait. Dans une réunion d'hommes faits et lettrés, j'ai vu couler des larmes de tous les yeux, pendant que le poète les détaillait de sa voix si naturelle, avec un art profond et discret — bien différent de Jasmin qui déclamait admirablement, tirant des larmes et des sanglots, parce que lui-même pleurait tout le premier, mais qui déclamait — :

— Ah! quittits pa hostes bilatges
 Per ana hèse lou brimbaut
 Den aquere Bile là-haut
 Que degore tan de maynatges!
 Den aquet Paris dessoulut
 Qu'apèren, cresi, Babilone,
 Dicham lou mounde hèse brut.
 Nous auts, courrém à noste but:
 Moussu curè dichout au prone
 Qu'aci gagnèuem lou salut.
 De moussurots chèn co ni teste
 Que rougissen de soun oustau;
 D'apprentis medecins, n'y'm plau;
 De barbouhures de journau,
 Gn'a trop; d'aboucats, gn'a de restel...
 Cadichot, escoute lou bielh
 Que te dèche soun heretatge;
 Lou boun Diou, proch de toun bilatge,

T'a dat un presén chèn parelh:
 Lou blat, la bigne e lou sourelh!
 E lou joun de toun maridatge,
 Une maynade de toun atge
 Te pourtra, per hèse lou biatge,
 Soun co, soun didau e soun couelh :
 Fau tchene à tout aco, maynatge,
 Coume à la nine de toun ouelh!
 Jou, quan basouy, es aci qu'èri :
 Toun brès ère ou estèt moun brès;
 Mè lèu, à l'oumpre dous ciprès,
 Jou droumirèi... tu, bien après,
 Me seguiras au cementèri!...
 Tè, lou Cèu t'a boulut nourri
 Debat lou clutchey dou bilatge?
 Escoute toun papè, maynatge :
 Fau y bioue, y farrà mouri!

Es atau que papè parlèoue.
 La larme debat lou perpèt
 Cadun encouère l'escoutèue;
 Mè lou praube homme se taysèt,
 Bachèt lou cap, e se sicnèt,
 E touts l'entendoum que plourèue...
 Un moumén après : mous amics,
 Ei radoutat une passade;
 S'ec hési tan çade belhade,
 Crési que la *Rabagassade*
 Sera de tros e de pechics...
 Mè balà que l'hore es sounade:
 Anem, au nit lous reycoutchics!

Dans ces beaux vers, où le cœur, l'esprit et l'âme parlent un seul et même langage, trois fois inspiré; où tout est peinture sobre, grâce exquise, émotion vraie,

simplicité noble; où le vieillard sourit dans ses larmes, après s'être attendri aux espérances domestiques — ses souvenirs à lui — berceaux qui se succèdent à la même place, fraîches amours qui renaissent à l'ombre familière du clocher, autour duquel se presseront les tombes; dans ces vers, les plus beaux, sur ce thème, que je connaisse dans l'idiome gascon, vous avez une parfaite idée de cette poésie pleine de tact, de sens et de sensibilité, de cette langue ferme, chaude et colorée, de ces rimes musicales que les échos du patois sonore, reproduisent sans lassitude jusqu'à sept ou huit fois.

Je fais appel aux esprits alertes et prime-sautiers qui savent juger avant les jugements consacrés, prévenir les applaudissements de la foule et embrasser cordialement les talents nouveaux: qu'ils comparent, aux vers cités, les vers analogues de Jasmin, ayant pour titre VILLE ET CAMPAGNE.

Certes, le poème que j'indique comme terme de comparaison — parce que le sujet en est similaire — ne paraîtra pas choisi, pour les besoins de la cause, parmi les moindres œuvres du troubadour agenais. Accueilli avec transport par le Comice agricole de Villeneuve-sur-Lot, et imprimé à ses frais, il obtint l'incomparable honneur d'être envoyé à toutes les sociétés d'agriculture, comme un missionnaire éloquent, capable d'arrêter la désertion des campagnes.

Eh bien ! comparez.

Sans opposer la personne blême de ce Charles, qui s'en va du village pour faire le *Monsieur*, se ruine

à Paris, se jette dans la Seine, est sauvé par miracle, revient en cachette et se marie à la vieille mode, le tout pour embellir et fortifier la thèse du poète ; sans l'opposer, dis-je, à ce Rabagas monstrueux — occasion des vers cités — dont le destin légendaire oppresse encore le cœur de la France endormie, comme un long cauchemar d'enfer ; ne vous semble-t-il pas que l'inspiration baisse et se perd dans les mille détails descriptifs de VILLE ET CAMPAGNE, semblable à la source qui s'égare et se perd dans les plates-bandes embaumées d'un jardin ; pendant que de son côté, la forme dépassant l'élégance tombe dans le maniéré, comme une belle qui se fait coquette au mépris de sa beauté ?

Il est incontestable que le poème de Jasmin — celui-là — n'a pas le don d'émouvoir ; mais ses vers sont finement ciselés, polis à l'ongle : ils sont jolis.

Dans la morale du vieillard, au contraire, le cœur bat et votre cœur répond ; si les vers sont moins travaillés, limés, nul n'y prend garde : ils sont beaux.

Qu'en pense l'auteur du délicieux *Eloge Historique et Littéraire de Jasmin* ? Langonnais fidèle, il a dû comprendre, sans traduction, ce patois qui se trouve, plus particulièrement, celui de Langon ; fin connaisseur, il a dû goûter, malgré le commentaire, cette poésie qu'il patronnera, un jour ou l'autre, je l'espère bien.

A bint ans, den aquere teste
Y'auè'ncouère un brigalh de boun:

Mè, coum lous bèrmis au jamboum,
 L'aboucat s'y boutèt, e leste,
 Y rousiguèt de la resoun
 La mitat, e pourrit lou reste.

A la suite de cette comparaison trouvée, le vieillard nous conduit au *Quartier latin* qu'il décrit en passant. Là, dans cette cohue d'étudiants qui fument, chiquent, boivent du matin au soir et jamais n'étudient, Rabagas a conquis d'emblée une réputation sans précédent par son assiduité au *Quartier*, sa solidité de buveur à outrance et sa loquacité inépuisable.

Co de peyre, e cap de marre,

dit-il en parlant de lui-même, dans un discours que lui souffle le poète et qui me paraît le chef-d'œuvre du genre. J'ai noté, à cet endroit, comme une des *charges* les mieux réussies de ce volume, où il y en a tant d'excellentes, une soixantaine de vers, armés de fines pointes, qui flagellent jusqu'au sang et l'orateur et ses amis. Je voudrais les citer ; mais avec un pareil satirique, tout le poème passerait en citations, si l'on n'y prenait garde.

De ce milieu de bavards et d'effrontés, la renommée du plus bavard et du plus effronté des hommes, se répand, avec une rapidité qui s'explique toute seule, parmi les viveurs desœuvrés et les galants de la bouteille : si bien qu'aux élections générales, il est acclamé Député.

Celui-là sera le digne représentant de ses électeurs.

Instruit de sa gloire, Rabagas père fait appel à l'éloquence de son fils pour un procès de mur mitoyen.

Êtes-vous de ceux qui préfèrent au sel blanc de nos tables, réduit en fine poussière, le gros sel de cuisine, franc et gris, pour assaisonner certains mets de régal? — Vous ferez donc vos délices de la lettre du père et de la réponse du fils, deux succulents morceaux de haut goût *que te haran leca lou bec*.

La Chambre, où Rabagas vient d'être admis, discute l'opportunité du plébiscite; il demande la parole, la prend et la garde deux heures, très-inolement. Nul gendarme pour le charger de chaînes; nul ministre pour acheter sa conscience. Espoirs déçus. Que fera-t-il?

....Ço qn'un cap de marre
Hèi en parelh cas : attendra.

Bientôt l'orage qui menaçait l'Empire éclaté avec furie. L'Aigle et l'Abeille s'enfuient à la lueur sinistre des éclairs; le drapeau tricolore tombe, déchiré par la foudre et teint de notre sang. Wissembourg, Forbach, Reischoffen, défaites triomphantes à l'envi des victoires. Borny, Gravelotte, Saint-Privat, victoires glorieuses, aussi fatales que les désastres. Sedan. Mon Dieu!

Pape se tayset une pause.

Chacun des mots qui précèdent résume un tableau

plein de vie, dans la *Ragabassade*, une situation pleine d'intérêt, un récit de guerre plein de feu. Le vers, tantôt raconte avec bonhomie, ou mord à belles dents, tantôt chante comme un clairon qui sonne la charge, ou se voile et pleure comme dans une marche funèbre. L'âme vit en lui, une âme ardente et noble, sensible et passionnée, l'âme française.

Sedan ! Et la voix du vieillard s'est brisée dans un sanglot ; et comme lui se turent, versant des larmes de douleur, de honte et de rage, ces adolescents, ces hommes mariés, ces *anciens* qui devaient le lendemain voler aux camps, au combat, à la mort.

Mais les...autres, quelques députés conduisant la bande, Rabagas en tête, coururent à l'Hôtel-de-Ville, y bâclèrent un nouveau Gouvernement et jetèrent à la foule, avec l'allégresse du triomphe, le cri révolutionnaire : *Vive la République*.

Poète, arme-toi des plus sifflantes lanières de la satire et fustige ces infâmes qui ne rougirent pas de créer, en face de l'ennemi vainqueur, au profit de leurs convoitises, une diversion fatale. — C'est fait. La main du poète a frappé là de maitres coups. Ah ! si les travailleurs de nos ateliers et de nos champs lisaient ces vers pétris de bon sens, d'esprit et de patriotisme, d'autres que les nigauds timorés du 16 Mai seraient et demeureraient à jamais les *Flétris*.

Au 4 Septembre donc, Rabagas est nommé, pardon, se nomme Ministre de l'Intérieur. Aussitôt il *s'en va-t-en guerre*. Ses combats, racontés avec *humour*, n'exposent de sa personne que la régula-

rité et la modestie du ventre. Lire ce passage, c'est rire de bon cœur, et ce rire est un repos, non pour le satirisé, certes, mais pour le lecteur.

Quoique renversée sur les proclamations de Rabagas, à coups de plume d'oie, l'armée allemande resserre le cercle d'investissement autour de la Capitale. La place n'est plus tenable pour un combattant de cette espèce. Jugez : la famine menace. Alors il monte dans le fameux ballon et prend son vol. Pas bête, le Monsieur !

Le peuple, qui le suit du regard, voit tomber du sein des nuages un petit papier blanc où sont contenus les adieux de l'envolé. Ici, le blâme est de rigueur, je ne saurais trop l'accentuer. Comment le poète, qui est homme de cœur et de goût, s'est-il oublié au point de parodier en charabia, pour cette circonstance ridicule, les touchants adieux de Marie Stuart à la France. Et les confidents autorisés de son œuvre, l'un puriste, l'autre pudique à vingt-quatre carats, eux qui se sont prononcés, paraît-il, avec une véhémence sans pareille, pour la suppression de certaines plaisanteries excellentes, dont les lecteurs se seraient gaudis et dont ils restent privés, comment ont-ils laissé passer cette chose-là. Il est vrai que ça ne prend pas plus de cinq vers ; mais ces cinq vers font qu'une Veillée jusqu'ici sans défaut et d'une beauté piquante, *formosa supernè*, se termine en queue de poisson, affreusement laide, *desinit in piscem*.

Entre nous, le poète a dû s'apercevoir du faux pas. Il se relève, dès les premiers mots de la Veillée

suiivante ; il redouble d'esprit, de verve et de malice, en nous livrant le secret des paroles *rabagassées* en ballon, avec l'ami Spuller.

Dans ces hauteurs, le masque du héros populaire tombe, et l'homme reste, l'homme intérieur. Il est hideux ! Plus de phrases solennelles et creuses ; des mots chargés de sens et des comparaisons hâtées. Ce n'est plus la bouche qui ment avec emphase, mais le cœur qui s'ouvre avec cynisme : on y voit, dans leurs embrassements immondes, orgueil et couardise, appétits et dureté.

L'Histoire, qui perd la vue au grand jour du présent et ne la recouvre qu'aux flambeaux crépusculaires du passé, jamais l'Histoire ne saura tant et ne dira si bien sur Rabagas, que la Satire, au regard de feu, muse ailée qui ne le quittait pas, s'acharnait à sa poursuite — dans les nuages où elle écoutait ses plus secrètes paroles — dans les bois de Montdidier, où elle épiait les moindres grimaces de sa *chute*, pour faire avec nous gorges chaudes de ces dernières, et soumettre les autres à l'indignation des contemporains.

En Picardie, accueil enthousiaste fait au sauveur, tombé des nues ; à Rouen, l'enthousiasme tient du délire, et le délire se communique à Rabagas qui fait un pacte solennel avec la victoire ou avec la mort des braves, lui !

Chioule bisoc, qu'auras pasture.

A Tours, où le Dictateur était attendu, que se passait-il ?

Tours s'ère bis prene d'assaut :
Escrocs, masques de carnabau,
Gens de gargotte e de journau,
Que sey jou ? tout aco groulhèue,
Mintjèue, beuè, tchapilhèue...
Besèn taplan s'ous boulebarts
Une jouenesse fignoulade,
Lous pu famus de la countrade
Hèse à chibau la permenade,
Su'lou dessey, quan èren harts.
Elous pu broys hommes dou mounde !
Gn'auè de bruns à gaute rounde,
A la poitrine de taurèu ;
Gn'auè d'auts à moustache blounde,
Bastits coum lou poun de Bourdèu :
Une jouenesse chèn ribale !
Eh ! que hèssets aquí, flambarts,
Quan la France se moy, quan rale
Coutchade sus souns estandarts ?
—Que hèm ? la guerre naciounale :
Soum segretères de Cramiou ;
Trabalhem per lou menistère,
Ey'a prou de chantiè, moun Diou !
E puy, fau pa qu'après la guerre
Trobin aci cauquun de biou ?....

Cade joun tabé poudèn bese
Arriba cauque malurçus
Debris de l'armade francese.
Criblats de blessures, sacnous.
La capote à pechics, la teste

Embouloupade d'un foulart,
 Pes-nus, se traynan à l'escart,
 Lougn de tous lous qui hasèn heste,
 Plourèuen. Caucop, quate ou cinq
 S'appuyèuen à la murralhe
 De cauque çabaret besin ;
 E quan esclatèue lou trin,
 Quan lous laches hasèn ripalhe,
 Ets, lous brabes de la batalhe,
 Attendèn un beyre de bin!
 Oh! lous maynatges de la France
 Eren pu grans que la souffrance!
 Es aqui dessus qu'arribèt
 La depèche telegrafique
 Annouçan à la Republique
 Qu'à Tours y'auré lèu dou nauèt :

Rabagas se présente à Crémieux et à Glais-Bizoin. Le désappointement des deux vieillards est rendu en traits parfaitement comiques et l'insolence du nouveau-venu prend, vis-à-vis d'eux, le caractère gouailleur que nous lui connaissons.

Quand je parle de parfait comique, il est bien entendu que j'oublie le passage où Madame Crémieux est mise en scène une puce à la gorge, quelques cheveux blancs sur les yeux et le miroir à la main. C'est une femme. Elle n'est pas tombée, que je sache, dans la vie publique. A d'autres et pour d'autres la caricature.

Poussés à bout par leur confrère de la Délégation, Crémieux, suivi de Glais-Bizoin, sort de la Préfecture où Rabagas s'installe à son aise. — Mais quel est ce bruit formidable ?

Pâle comme un mort, le héros dit à Spuller :
« Nous sommes perdus, c'est le Juif qui nous livre
au peuple. » Et il essayait de se cacher, lorsque la
porte s'ouvre... Laurier. — C'est toi, Laurier ; je
t'attendais ; viens, que je t'embrasse. Dis-moi, quel
est ce bruit de tempête ? — Maître, fais un pas vers
le balcon ; tu verras une multitude, ivre d'enthou-
siasme, qui veut entendre gronder ta voix, la voix
de son dieu. — Mais je ne suis pas prêt. —

Se pots parla, brameras:
Se pots pa brama, tuchiras;
Se pots pa tuchi, per malure,
Haras de grans sicnes de bras.
E per acaba, jiteras
Tres cops en l'ert toun mouqne-nas !
—Souat, Laurey, au petit bounure !
Se dit en risén Rabagas.
Mous amics, quale cagniougère !

Malheureuse époque ! Pour être en plein dans la satire,
et même, pour paraître perdu dans l'hyperbole, il suffit
de consulter ses souvenirs, de raconter ce dont on a
été témoin. Voyez, si dans le discours que je vais ci-
ter, vous ne reconnaîtrez pas tous les discours du
Balconnier avec tous les bravos du populaire.

Puble, salut!—Brabo, brabo !
—Salut, o puble!—Aco's aco !
—M'an balhat la missioun cretique
De sauba noste... — Aco's aco !
— Noste Republique !—Brabo !
— Sauberèi noste Republique,
Se me prestets... — Aco's aco !

— L'ajude de boste energie :
 Boste energie ! — Aco's aco !
 — E quan y perdrém touts... — Brabo !
 — Quan y perdrém touts noste bie,
 Y'aura toutjoun... — Aco's aco !
 — I ou sentimén... — Brabo, brabo !
 — De la grande unitat francesse
 Que ne perira pa ! — Brabo !
 — I ous Alemans poden me crese :
 An bèt que hèse. — Aco's aco !
 — An bèt que tua gèns... — Brabo !
 — Se la France, blassade, toumbe
 Den soun drapèn... — Aco's aco !
 — Beyran sourti... — Brabo, brabo !
 — La Republique de sa toumbe !
 Bismark, as entendut ? — Brabo !
 O : hasém lou sarmén tarrible
 De bioe touts... — Aco's aco !
 — Per la Republique — Brabo !
 — La Republique... — Ac'os aco !
 — La Republique endebisable !
 Ey dit. — Brabo, brabo, brabo !

Aci, toute la populace
 Enlhéuade per Rabagas
 Se boutèt à hurla sus place ;...
 E citoyèns de tout estage,
 E citoyennes de tout atge,
 Cadun courrè sus soun bezin.
 E l'embrassèue. Ere une ratge !

Soyons juste : sa parole électrisa la France ; les
 soldats surgirent de partout. Pour sauver notre mal-
 heureuse patrie, il suffisait qu'il se montrât sage et

désintéressé. Mais plus soucieux de ménager des soutiens à sa République, que des instruments de salut à la défense nationale, il casse les meilleurs généraux, il chasse les Bourbons qui s'offrent au combat, et prend exclusivement dans sa coterie d'aubergistes, de médecins et d'avocats, des hommes médiocres qu'il improvise stratégestes et généraux.

Y'auè labèts un engeniure,
Carculature dous pu fins,
Que sabè cura lous camins,
Traça s'ou papey, en figure,
Lou plan d'un batèu à bapure,
D'un poun, d'un port, d'un cabinet,
Eccetera : per per la net,
E tout dise au cop : Farsinet. —
Tè, tè pense en frounsin les usses
Rabagas: sapre noum d'un gat!
Balà moun Molke tout c...ercat :
Farsinet, tu qu'ès abisat,
Hèi-nous aqui countre lous Prusses
Un plan de guerre signoulat.
— Mè, counèchi p'aco — Bagasse !
Bey-mé: souy pa qu'un aboucat,
E pertan tcheni bien ma place,
E hési de tout!.....
Qui bo'sta noumat tout de boun
Coumandan, coronèl? Qui doun
Bo counduise une dibisioun
Den las troupes republikènes?
Bala'spauletès e galoun ;
Dap les bottes à gran taloun.
Aco's ço que hèi lous Turènes !
Arrè lou brabe Bourbaki.

E tan d'auts que merquen misère :
 Place! bala Galhibardi,
 Lou gran patriote, e baqui
 Bordone, lou rey dou cristère !

Que voulait Rabagas? Sauver la France avec ce ramassis de farceurs et de vauriens? Allons donc! Il met à tous les postes importants, des amis qui lui seront dévoués par-dessus tout, lui devant tout. La paix conclue à n'importe quel prix, il se propose par eux d'asseoir à jamais sa République. Encore quelques mois de lutte à outrance, et l'avenir est assuré.

Paris résiste. Metz capitule — trop tôt pour ses plans de conquête intérieure.

Noste jougayre coumprengout
 Que, den soun carcul de bictori,
 Binè de perde un bèt atout :
 Tabè, n'en bramèt de coulère ;
 La baue gislèt de ses déns,
 E soun ouelh jitàt à mouméns
 Touts lous alugrés dou tonnerre : —
 Bazène es un lâche, a trahit,
 Cridèt-et anfin;

Que faut-il penser de Bazaine, flétri de la sorte par le Dictacteur, avant toute enquête, à la seule annonce du désastre?

Es bray: Bazène auè librat
 La Bile bierge de Lorrène ;
 Es bray: Bazène auout lou tort
 De boulé pa recebe d'orde

D'un Poudé de sac e de corde :
Pr'aco. jou n'en toun bi d'accort :
Mè, pr'insurta lou c. ef d'armade
Qu'auè l'brat tan de coumbats,
Doun crante-dus mile sourdats
Eren toumbats den la meylade :
Per l'apera lâche... Holà !
Que Rabagas s'angui catcha :
N'es pas un capoun a-d-outrance
Que jutge un Marechau de France !

Le moment de la déroute générale approche; la nuit se fait sur toute la France.

A travers les nuages amoncelés, le soleil jette sur nos armes un dernier éclat qui les illustre, un dernier sourire qui les console, un dernier rayon, fugitif et sanglant : Coulmiers.

La victoire du brave général d'Aurelles et de ses jeunes recrues est racontée avec un élan, une fougue, une furie toute française. Il faut lire ce récit généreux; il faut entendre ce chant de triomphe. On ne me surprendrait pas, si l'on me disait que ce grand-père est un des *vieux de la vieille* garde qui se souvient des guerres gigantesques de sa jeunesse en racontant les combats d'aujourd'hui.

Papè parlèue pa, cantèue
En acaban aquet recit ;
E Jeantilhot que l'escoutèue
Chèn d'se mot, l'enterroumpit :
Di, papè, debat la mitralhe
Rabagas n'estèt pa blassat?
— Nou, mamie; et, auè'ngatjat

Alhouns une grande batalhe ;
 l'aco s'ère pa mau passat :
 Y damourèt su'lou palhat
 Tout un regimén de... pouralhe,
 E mey d'un canoun... de fualhe
 Estèt prés, traucat, enfouçat :
 Nou, drole, debat la mitralhe
 Rabagas n'estèt pa blassat !
 E mêmes, boulout ana bese,
 Lou co, coume lou pè leugey,
 Lou loc oun l'armade francesse
 Auè rambalat l'estrangey.
 Angout au camp de Paladine,
 Bestit de caut, emmitouflat
 Dens une pèt de zibeline :
 l'aqui, la man su'la potrine,
 Teste haute, l'ouelh espirat...
 Sourdats! souy fiè de bous auts, jou...
 — Haré milhou nostes ahas
 D'embia cauque boune capote
 Au praube troupiè que guerlotte
 En pahouran dedén lou glas !

La sixième veillée commence. Du premier vers au dernier mot, elle est belle au-delà de toute expression. Le sujet en est sublime, et la forme se maintient à la hauteur du sujet.

Dans l'histoire des Croisades ou de la guerre de Cent ans, quel épisode se pourrait comparer au dramatique combat qui a immortalisé Patay ?

Les plus grands noms de l'antique noblesse française — sans rivale dans le monde entier depuis les paladins de Charlemagne — n'ont jamais été portés

plus fièrement et plus pieusement, même par les compagnons d'armes de Saint Louis, que sur ce champ de bataille, au deux Décembre de l'année fatale, lorsque, simples soldats volontaires dans le bataillon des zouaves pontificaux, portant sac et fusil, marchant à pied, eux les chevaliers de la noble épée, quelques-uns brillants officiers de la conquête africaine, on vit le marquis de Coislin et ses pairs, octogénaires « à la barbe fleurie », Bouillé et ses fils avec son gendre Cazenove de Pradines, et toi, Verthamon, l'honneur de notre Gironde, et toi, leur modèle autant que leur chef, baron de Charette, lion pontifical, et tant d'autres qui rivalisaient de vaillance et de noblesse avec ces preux, répondre à l'appel désespéré du magnanime Sonis que lâchait son armée, en se portant sans illusion de victoire, animés d'un feu tranquille, à la rencontre ou plutôt à l'assaut des masses allemandes, dans la forêt de Loigny, précédés de la bannière où « sur la voie flottante, saigne le cœur de Jésus-Christ. »

Tout d'un cop, la bouas dou tonnerre
Esclate : bales e bouléts
Chioulen.... Qui bèn de toumba'terre?
Sonis!.. e tan d'autes, praubets?
Un bielh zouabe de haute talhe,
Per ha grègues à la mitralhe,
Marchèue aqui, l'heuan lou cap :
— Moun bielh amic, darrey un tap
Dèche, un moumén, passa l'auratge :
Cotche-te! — Coronel, merci ;
Dèche me'sta. souy bien aci ?

Un sourdat que toumbe, à moun atge,
 Se cotche pa que per mourî ! —
 E lou besoun se descoubri,
 E marcha pu superbe encouère !

Entertan, brounsis lou canoun :
 L'aquet cop, Hanri Berthamoun
 Toumbe mort dessus sa bannière.—
 En auan toutjoun ! E lèu, lèu,
 Boulhé relhèue lou drapèu ;
 Moun Diou !.. e toumbe rede mort !
 Lou Cazenobe se présente,
 Prén l'estandart, cride : en auan !
 E toumbe blassat. Entertan,
 Maugrè la tarrible turmente,
 Lous Francés poussen l'Aleman.
 Un moumén, balancen : Charette
 Se béy esbentra soun chibau,
 E toumbe ; mè n'a pa de mau,
 E l'entenden crida pu haut :
 En auan ! à la bayounette ! —
 Arré ne resiste pa mey :
 Lous Prusses houegen à barrey :
 Ném besoun se coutcha sus place
 En plouran e damandan grâce !
 Anfin, anfin, en cauques sauts,
 Noste baléns Pountificaus
 Estèn en face don bilatge.
 Mè, là ! que poudè lou couratge
 D'un pugnat, countre tan d'custaus
 Doun cade frieste crachèue
 Une horrible grêle de mort,
 Oun, de tous cugns, à gran ranfort,
 L'armade alemande arribèue ? —
 Anem, dit Charette, aco's prou :

L'ennemic sabra que lous Zouabes
Soun pu grans qu'et au champ d'aunou.
Battém en retrète, mous brabes,
Saubam lou drapèu !.. —Mè balà,
Coume acabèue de parla,
Qu'une descargue murtrière
Partit : lou besoun biroula ;
Biroulèt, e toumbèt à terre.
Boulèn carga lou blassat : Nou,
Nou ! ce dit ; l'ennemic s'auance :
Per la lutte de delibrance
Reserbats bous, Zouabes, e jou,
Souffrirèi aci per la France ! —

Eh-bé ! lous ritchouneys, oun soun ?

Lorsque les pontificaux s'étaient présentés à l'armée française, la canaille, composée de ceux qui ne se battaient pas, avait ricané :

Espî lous casse-cans dou Pape !
Oun diable ban se counfessa ? —
De fet, manquèuen pa la Messe,
Mey d'un aimèue à la serbi,
E touts anèuen à la counfesse
Sabèn que farré lèu mourì.

Ils le savaient, parce qu'ils avaient résolu de pousser à outrance leur dévouement à la patrie.

Eh-bé ! lous ritchouneys, oun soun ?

Où sont-ils ? Rabagas, Spuller, Le Royer, Steenakers, Waddington et *tutti quanti*, dont les pères n'é-

taient pas Français, dont les noms restent étrangers, en dépit de naturalisations toutes fraîches, où sont-ils ?

Puisqu'ils aspiraient à monter, à devenir quelque chose en France, ils devaient descendre au plus épais de la mêlée, et recevoir, au milieu des braves le baptême national, le baptême du feu. Leurs noms, volant de bouche en bouche avec des louanges, se seraient francisés dans la gloire. Chauvinisme que tout cela !

Prolonger sans mandat une lutte d'agonie, condamner les autres à la mort, parut préférable à ces outranciers de la prudence personnelle.

Lâches autant qu'ambitieux — ineffablement.

Où sont-ils, *oun soun*, ces mots qui voulaient se produire à chacun des coups frappés par la mort, mais qui n'en avaient pas le temps, si rapides se succédaient les nobles trépas, ces mots, après avoir grondé sourdement, dans toute l'étendue de la sixième Veillée, éclatent enfin et foudroient ces hommes de rien qui se ménagent, peut-être pour faire souche, alors que les grands seigneurs se mêlent aux paysans pour mourir avec eux.

Ne fallait-il pas, en particulier, que Rabagas vécut, afin de pouvoir clamer un jour, du haut de la tribune, que les cléricaux sont l'ennemi et que les catholiques sont des étrangers en France ? On croit rêver.

Félicitons le poète d'avoir su chasser, de cette Veillée admirable, le nom odieux de Rabagas. L'unité du poème n'en est aucunement rompue ; tous les grands noms héroïques de ceux qui tombent font

aussitôt penser au sien ; et le silence du vieillard, à pareil moment, me semble la plus digne, la plus habile, la plus sanglante de toutes les satires.

Voulez-vous savoir où se trouvait le Dictateur pendant que les blessés de Patay râlaient sur le champ de bataille ?

Ere enter Cambes e Palhet
Dessus soun coutchin, e... rounclèue.
En attendén que lou sourelh
Bingoussi daura soun rebelh,

lorsque la clochette sonne ; quelqu'un monte, frappe, ouvre : c'est Steenakers. — Ah ! point de trêve pour moi, gémit l'infortuné Rabagas :

Lou Poudé bau pa ço que coste !
Di-me, ministre de la Poste,
Qu'es aco ? Tours es a houéc ? — Nou ;
Ac's d'Aurelles qui demande
Ço que diou hèse pr'ou moumén.
— Eh ! que se batti ! — Sulemén,
Lh'es impossible, absoulumén,
D'arresta l'armade alemande :
Es battut. — Lou lâche ! Pardi,
Farra que jou preni soun role ;
Tout aquets sourdats de bricole
Saben pa quittemén mourì !

Et de fait, ô prodige ! il part pour le théâtre de la guerre, sans attendre que le soleil dore les hauts clochers de la Touraine.

Un trin, cauhat esprès per et
E rambourrat de plume fresque

Jumplèue sa sènte bentresque
E lou traynèue plan-planet.

Je vous laisse le plaisir de voir, dans le poème, pour quel motif et dans quel état, ce foudre de guerre revint à toute vapeur de la Chapelle à Tours. Le rapide va-et-vient de ce voyage est tout ce qu'il y a de plus historique. — Et le pan de chemise ? — Ma foi ! je reconnais à notre satirique et trop d'esprit et trop de malice, ou pour avoir inventé ce détail intime, ou pour l'avoir omis, le tenant de source sûre. — On sait que les dames du lavoir ne se piquent pas de discrétion, surtout en pareil cas. D'où le proverbe : « Il faut laver son linge sale en famille. » Mais Rabagas étant célibataire, sa blanchisseuse aura parlé. J'y crois.

Orléans, pris une seconde fois, on congédie le vaillant d'Aurelles, comme lâche ou incapable ; puis, aux approches de l'ennemi, on se dispose à filer sur Bordeaux.

Le 9 Décembre, à la tombée de la nuit, le train siffla.

Hommes, cans, hemnes, aboucats,
Droles, paqués, gens galounats,
Malles, journalistes, sourdats,
Pèle-mèyle se pahourèuen,
S'espoutchiouen, den lous bagouns,
L'entendèn peta lous jurouns,
Les insurtes e lous blasfèmis.

Et en avant, le dos tourné à l'ennemi, la république bohémienne. Le fabuliste avait donc raison :

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver *de* plus poltrons que soi,

puisque Rabagas, voyant partir ses collègues, garde assez de sang-froid pour rester en Touraine.

Désormais, seul maître et dictateur absolu, notre homme *va, vient, fait l'empressé*, à Tours, à Bourges, à Blois, *allant en chaque endroit* où se tiennent les troupes... françaises. Hélas ! et lui et son escorte de flambards, ils avaient beau jurer, sacrer, retenir à leurs convenances privées, wagons, poste, télégraphe, ils ne *hâtaient pas la victoire*, mais la ruine du pays et la mort de ses plus généreux enfants.

Ici se place le douloureux épisode du jeune marquis de Boutausac, le dernier de cette noble famille — providence terrestre de l'endroit — qui vient d'achever de s'éteindre dans le deuil et les larmes, avec la pauvre mère du héros.

Rien n'est plus touchant, plus héroïque et plus cordial que les soins de ce médecin, le courage de cet enfant de seize ans, le sacrifice de cette veuve se séparant de son fils unique.

Le bel adolescent se bat comme un lion, il est blessé, la fièvre le mine, le nom de sa mère ne quitte pas ses lèvres, le médecin s'éprend d'amitié pour son petit malade, et pleure de se voir impuissant :

Tè, bau escrioue à soun péys,
Se pensèt-et : en de'quet atge,

Lou cò flouris, lou sang es biou ;
 Se la may pot hèse lou biatge,
 Sè bèn lèu, un mot de couratge,
 - Une larme de soun bisatge,
 Un poutoun, que sèy jou, moun Diou.
 Poden li rende soun maynatge ! —

Brave docteur ! je voudrais le connaître et l'embrasser ; je lui confierais les santés qui me sont chères. Il en sait plus, celui-là, sur les choses mystérieuses de son art, que les savants matérialistes de la Faculté.

Lui-même, il porte au bureau du télégraphe une dépêche pressée, à l'adresse de la mère, contenant ces simples mots : Venez vite. Le directeur répond que le télégraphe est réservé aux membres de la Défense nationale ; et la dépêche ne part qu'au bout de quatre jours. Dans l'intervalle, Steenakers recevait ce télégramme urgent :

O : touns cigarres soun esquis !
 T'anugis pas une segounde ;
 Danse, arri, hèi sauta la bounde,
 L'embrasse per jou noste mounde.
 Marchen pa trop mau lous ahas,
 Tan que soum sadouts. — Rabagas. —

Une semaine après seulement, la pauvre mère partait. Elle arriva brisée, ne trouvant plus que dans son cœur la force de courir à l'hôpital : —

Où est ce pauvre malade... je veux le voir. — A

genoux, Madame ; son corps repose ici ; mais son âme, son âme d'ange, elle est au ciel.

Mè gn'auè que hasèn la halhe :
Gn'auè que cantèuen cansouns !
Mè lous cigarres èren bouns,
Dedén l'audou de la ripalhe,
Papè nou'n racountèt pa mèy ;
Mè plourèm tous aquet dessèy !

Tous ces amis de la ripaille, pontifes officiels du culte nouveau, du culte aux rites sanglants et grossiers, nous les avons vus avec douleur et dégoût, dans notre ville aux mœurs aimables ; mais nous les revoyons avec plaisir, cette fois, dans les vers du poème vengeur.

Ils y paraissent, comme alors, entourés des mêmes flambeaux, Larrieu et Sansas, des mêmes thuriféraires, Fourcand et Laterrade, du même porte-encens, le petit Bornet, sans oublier les Paulet, Martinet, Grasset, dont les profils bordelais se dessinent dans un coin de la huitième Veillée, à l'arrière-plan de la satire. Seul le petit Bornet, en sa qualité de poète, échappe à demi aux lointains effacés de la pénombre. Mal lui en prend. S'il est encore de ce monde — je le souhaite, un peu par charité et beaucoup par malice — il est capable, en se voyant portraituré d'après nature, sans flatterie d'idéal, de mettre aux prises avec la vaillante Muse gasconne qui lui joue ce tour, sa baragouineuse de Muse essoufflée.

Nous ririons. — Poussées à bout, et elles sont vives, les braves filles de la campagne distribuent à

tour de bras des soufflets qui laissent une marque sur la joue, et font du bruit dans le village. Ainsi ferait la muse patoise. O poète Bornet, fâchez-vous.

Qui se geyne, deben bossut,

Ce vers s'applique, non plus au poète berné, borné, Bornet, mais à Cremieux, Glais-Bizoin, Allain-Targé, lesquels, effrayés sans doute d'une ressemblance possible avec l'ami Naquet — dont l'austérité a fait éclat et bosse dans l'échine — vont se loger dans les plus splendides hôtels de notre ville somptueuse. Et Rabagas aussi, après son escapade à Lyon, d'où le drapeau rouge l'a fait partir avec la chair de poule, le parfait démocrate Rabagas établit son domicile dans le palais où s'arrêtait et couchait l'Empereur.

Quelles acclamations à son arrivée ! quelle extase de la *Gironde* ! quels vivats du Conseil municipal !

N'auèn pa fenit lous bibats,
 Qu'arribèt une ribambère
 De persounatges galounats.
 En lous besen empaquetats
 Den la tunique militère,
 Aurén be dit qu'èren sourdats :
 O ; mè tan de figures fresques,
 Tan de nas flourits, alucats,
 Tan de goutes, tan de bentresques
 En auan de l'alignemén,
 Segu, binèn pa de la guerre.
 Aquet superbe regimén
 S'aperèue tout simplemén

La Naciounale sedantere !
Que diable hèn de soun mestey ?
Per que l'espaulete guerrière,
Lou sabre que pindole à terre,
E lou bazart ? ma foy, ne sey :
Digun n'ec sabra pa jamey ! —
Entrats, entrats, s'auance à dise
Rabagas, entrats ! — Mè, ma foy,
Poudè pa s'empatcha d'arrise.
Espullère, Pipe-de-boy
E Laurey, tres baylets fidèles,
En besèn entra chèn façoun
Tan de caps de Pourichinelles,
Angoun dens un aute saloun,
I'e, hardit petit, arrisoun
A s'en ha peta les bretelles.
Entertan, chèn perde un moumén,
Lou capitène Aygue-de-Brén
Parlèt atau :

L'éloquence eau-de-son du capitaine, ainsi que les bravos frénétiques du peuple furent dignement récompensés par un décret (historique) en trois articles, signé Rabagas, gratifiant la ville entière d'une large distribution d'hûftres, prises dans les réservoirs de l'Etat.

Tout cela est présenté avec beaucoup d'esprit ; mais en ce genre, le plus intéressant pour nous, lecteurs bordelais, est la grande balconade du 1^{er} Janvier. Lisez et vous croirez y être encore.

Pauvres Gascons ! Comment se laissèrent-ils enivrer du vin blanc aigri de cette grosse barrique, en

perce depuis des mois, eux les enfants gâtés de la terre et du ciel, pour l'éloquence, l'esprit et le vin. Ils ne cessaient d'applaudir, soit que Rabagas brisât les Conseils généraux, soit qu'il saisît les feuilles publiques, soit qu'il enfermât au Fort-du-Hà le journaliste Fournier.

Un jour, on voulut lui mettre au front une couronne d'or, de chêne ou de laurier, à son choix. Le coup manqua, non par la modestie du sire, mais par l'opposition de la *Défense nationale*.

Était-ce présage de malheur ? Toujours est-il que peu de temps après, tomba de Paris comme une bombe, une terrible nouvelle : l'armistice avec la Prusse et la convocation prochaine d'une Assemblée à Bordeaux.

Droles, ats bis noste pouralhe
 Den lou blat, après la samialhe :
 Poule, poulet, clouque, beguey,
 Tout aco graupe, cante, pialhe,
 Hèi l'arrode, dresse la halhe ;
 Mè baci qu'un crit de dangey
 Selhèue : an sentit l'esparbey !
 Adiou lou groun e la cayrotte :
 La gazalhe s'echente, et trotte,
 Trotte decap au pouralhey.
 Atau la tarrible nauère
 Jitèt l'alarme den lou camp.
 Malure ! La fin de la guerre !
 La pats hèite dap l'Aleman !
 La delegacioun parisiène
 Boulè dou'n jita s'ou pauat

La parade republikène
Que hasè ta joyus sabat !
Nou, nou ; pa d'Assemblade en Franca,
E toutjoun la guerre a-d-outrance !
Rabagas ère lou pu hòu :
Et sustout que la pats entraue,
Ac'os et sustout qu'auè pòu :
Parlèue pa, jitàue baue :
Juram aci, lou sabre en man.
Guerre eternelle à l'Alleman !
Maugrè tout, e lou diable même,
E maugrè lous capitulars,
Cridam, juram de toutes parts
De courre à la lutte suprême ;
Francés, à bostes estandarts !
A les armes ! Bibe la France,
E la Republique à-d-outrance !

Il prenait goût au métier. Jouir encore et toujours, engraisser et s'enrichir pendant que les autres mouraient, cela lui convenait assez. Aussi voulait-il continuer cette guerre atroce, lorsque survint, avec pleins pouvoirs de la capitale, Jules Simon, chargé de proclamer l'armistice et de convier le pays aux élections générales. Monsieur Suisse, dit Simon, doit se souvenir encore de la réception que lui firent : Crémieux, Glais-Bizoin et Rabagas :

Ats bis caucop, en pleng marcat,
Su'la place de Sen Macàri,
Un prube inoucén de bay'let
Trouba trop flachit lou caulét
E la chardine pa prou bioue ?

Ats entendut lou chapelét
 E la litanie espressioue
 Que bènén debita sus et
 Les rëcardèyres de la bile ?
 L'homme pot s'en ana tranquile :
 Bènén de li talha'n gilet
 Que ne cregn ni plouge, ni fret...
 Eh-be ! ché lou baroun Sarget,
 Lou Suisse, coume un embecile,
 Recebout atau une pile :

Heureusement, arrivèrent de Paris pour lui porter secours, Arago, Pelletan et Pagès. Comprenant que le moment de plier bagages était venu, Rabagas se hâta de bourrer ses malles de pistoles et s'alla cacher et baigner à Saint Sébastien.

Compte tes richesses fabuleuses, Cyclope de malheur ; fais échange d'amitiés avec ton Spuller, pendant que la mère-patrie se voit arracher du sein, à cause de toi, deux filles éplorées, l'Alsace et la Lorraine ; pendant qu'épuisée de sang et de larmes, elle verse encore les milliards de son épargne aux mains cupides du ravisseur.

Après la guerre étrangère, la guerre civile. Thiers abandonne Paris aux chefs de la Commune, Felix Pyat, Rochefort, Courbet, figures diversement repoussantes.

Le poète excelle à buriner ces masques de bandits ; il les éclaire d'un sinistre demi-jour ; il les anime aux reflets mobiles, aux lueurs fantastiques de l'incendie. Paris brûle ; les otages vont mourir.

En racontant les atrocités de la Commune, le vieillard se laisse gagner à l'émotion ; mais bientôt se retournant vers le vrai coupable, celui qui dans le principe, a déchaîné les passions populaires, il lui jette cette apostrophe superbe :

Gran Rabagas, bagne-te, bagne ;
A pleng nas, en cansounejan,
Simse l'ert biou de l'Océan :
Touns coulègues de *la Mountagne*
Ban lèu se bagna den lou sang !

En effet, archevêque, sénateur, soldats, prêtres et laïques tombent, atteints par les balles fratricides. Sur les victimes agonisantes, des mégères et des enfants trépignent pour faire jaillir le sang.

Boun Rabagas ! bagne-te, bagne ;
A pleng beyrot, en taulejan,
Chioule lou bin roustit d'Espagne :
Touns coulègues de *la Mountagne*
Ban béue à pleng beyre lou sang !

Ainsi le drame alterne avec la satire ou plutôt se confond avec elle, dans l'œuvre puissante que je viens d'analyser.

Après avoir fait de très-larges emprunts au poème, persuadé que la seule manière de le louer dignement était de le citer beaucoup, je me reproche de n'avoir pas reproduit assez, d'avoir omis telles scènes de haut comique, telles silhouettes prestement

enlevées, et ces gentillesses d'enfants, et ce coin de paysage, et cette comparaison champêtre, et ces vers endiablés. Mais *quittons ce souci*.

Le lecteur saura bien, de lui-même, trouver et admirer ces merveilles d'imagination, de sensibilité, de verve ironique, de bons sens révolté, dans lesquelles, aux avantages soutenus de l'inspiration, répondent les charmes variés du détail.

On peut hardiment ranger la *Rabagassade* parmi les œuvres qui intéressent, passionnent, moralisent — et durent. Vous la garderez, après l'avoir lue ; vous la relirez, à la savoir par cœur ; vous en récitez de larges fragments au cercle de vos intimes ; vous lui gagnerez les applaudissements de la bonne société et les fureurs de la canaille ; vous vous emploierez de votre mieux à lui faciliter le chemin montant et malaisé de la gloire.

Ce que vous allez faire de vive voix, peut-être sans aucune de mes réserves, je l'ai fait d'une plume critique, heureuse d'avoir à signaler des taches. Que le poète s'avise, un de ces quatre matins, de produire le fameux *sonnet sans défaut*, ou toute autre perfection achevée, ce *phénix* me trouvera insensible et me laissera boudeur. Mais qu'en un *long poème*, bourré de malices réussies, se rencontrent deux ou trois maladresses évidentes ; que, dans un demi-sommeil, le satirique *aiguise par la queue une épigramme folle* et s'en blesse au bout des doigts, lorsqu'il la voudra lancer, le gros bout inoffensif tourné vers l'ennemi, ces accidents piquent ma curiosité, me mettent en belle humeur et redoublent mon admira-

tion pour les coups habiles. C'est le cas aujourd'hui : voilà pourquoi j'applaudis de bon cœur.

Que cette langue gasconne est donc expressive ! quelles richesses, neuves dans leur antiquité, elle offre encore à qui l'étudie avec amour et s'en sert avec art ! Si l'idiome de l'immortel Jasmin a plus de science euphonique et de coulant mélodieux, cela tient d'une part, au génie patient du troubadour agenais qui, *vingt fois sur le métier, remettait son ouvrage*, et aussi à son éclectisme universel en fait d'expressions musicales ; cela tient d'autre part, à la nature prodigue de notre Gascon, ainsi qu'au choix raisonné, dans le seul patois natal, de mots et de son plus à propos. Le genre sarcastique du sujet commandait ce choix peut-être ; du reste, les particularités de l'idiome languonnais — ardent et batailleur comme ceux qui le parlent — ne pouvaient que seconder à l'excès les intentions du poète.

A part donc une certaine rudesse de langue, la forme paraîtra délicieuse.

Le mot est vif mais toujours juste ; l'image est neuve, toujours naturelle ; le vers est plein, sans redondances ni chevilles ; la comparaison réunit aux attraits de l'originalité, les grâces de la simplicité ; la phrase, bien membrée, *légère et court-vêtue*, vraie fille des champs, marche à *grands pas*, arrive sans encombre, et nous livre, savoureux, le sens, tout le sens, qui jamais ne s'altère ni ne tombe en chemin ; la malice a de l'esprit et de l'enjouement ; le trait s'envole au but, armé d'une pointe acérée ; la colère s'ennoblit en des paroles éloquentes ; et la satire

s'acharne à son œuvre de justice sous toutes les formes imaginables. Vous la retrouverez dans les larmes du vieillard, aussibien que dans ses sarcasmes; dans les tableaux de guerre où Rabagas ne saurait figurer, non moins que dans les invectives directes au lâche insolent.

Enfin avec ses airs passionnés et ses allures poétiques, cette œuvre, très-étudiée pour le fond, me paraît plus vraie, plus instructive, plus historique que ne le sera l'histoire. Je me représente cette dernière sous les traits d'une Muse aux yeux éteints, qui vit dans la solitude et prête l'oreille aux voix lointaines. Elle brouille, elle confond, elle ignore, elle invente. Depuis trois siècles, elle n'a guèresu que mentir. Mais la satire... Ah ! pardon, j'allais glisser au paradoxe et oublier un mot important, le mot de la fin.

Merci au vaillant imprimeur responsable. D'autres auraient craint de se compromettre. A l'heure présente, parler irrévérencieusement du prophète de Cahors, c'est commettre une impiété grande qui s'expie par les saisies, les procès, la prison. Lui s'est félicité, coûte que coûte, de remplir le rôle de servent auprès de la Muse guerrière ; il veut partager avec elle les périls du combat. — Caractères neufs et jolis, beau papier à bras, titre rouge et noir, corrections incessantes pour arriver à une orthographe patoise irréprochable, il a tout offert avec une générosité rare, tout souffert avec une patience d'ange. Ce charmant volume fait un égal honneur à ses presses, à son personnel, à son intrépidité connue.

Au nom de tous les lecteurs de la *Rabagassade*,
merci.

P. GALH.

EN VENTE

CHEZ P.-M. SORIANO, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

40, RUE DES MENUS, 40

LA

RABAGASSADE

Poème Satirique

1 vol. in-16 de 320 pages, sur beau papier à bras

PRIX : 3 fr. et franco par la poste, 3 fr. 50